

Agriculture et marché au Madawaska, 1799 - 1850

par Béatrice Craig

Les premières décennies de l'existence du Madawaska passent pour avoir été une période économiquement difficile. Jusqu'aux années 1820 ou 1825, l'économie aurait été primitive, la vie difficile. Les historiens locaux sont unanimes pour décrire une situation peu reluisante. Soeur Desjardins résume bien le consensus dans son introduction à l'un des chapitres de l'histoire de Saint-Basile. Elle décrit une économie

*freinée par l'éloignement des centres d'approvisionnement, par le manque de débouchés, par la grande médiocrité des moyens de communications, ainsi que par les inondations et les conditions climatiques souvent désastreuses. Seule une économie primitive peut résulter de l'interaction de ces facteurs.*¹

Thomas Albert, lui, avait attribué la pauvreté du Madawaska pionnier à l'isolement, au manque de communications et au fait que les Acadiens auraient "pour la plupart perdu, non seulement le goût, mais l'art même de l'agriculture".²

La situation se serait améliorée à partir des années 1820. La période pionnière proprement dite était terminée, les champs défrichés, les troupeaux constitués. Une autre description de Thomas Albert, quoique précédant sa discussion de la famine de 1797, semble en fait s'appliquer à cette période.

Outre la culture du sol, les industries du

temps étaient la fabrication du sucre d'érable, le commerce des pelleteries, et l'exportation, par eaux, du bois de tonne pour la construction de la marine anglaise. L'été était consacré tout entier au labourage et au défrichement; l'hiver se passait dans les chantiers à préparer le bois équarri destiné au flottage le printemps suivant.

*Déjà la colonie exportait le grain, c'est-à-dire qu'elle récoltait plus qu'elle ne consommait. L'excédent de ses moissons était de préférence vendu aux nouveaux colons; le reste était expédié à Fredericton où le marché du grain était toujours ferme.*³

Albert décrit une relation symbiotique entre l'agriculture et l'exploitation forestière, le fermier-bûcheron travaillant sur ses terres en été, dans les bois l'hiver. Cette relation n'aurait pas été néfaste pour le Madawaska capable d'expédier du blé à l'extérieur.

Guy Michaud, dans sa *Brève histoire du Madawaska*, croit lui aussi qu'à partir des années 1820, la prospérité fit suite à ce qu'il qualifie de "pénibles années de misère". L'essor économique aurait été dû à l'arrivée des chantiers forestiers qui fournissaient emplois rémunérateurs et marchés. La relation agriculture-industrie forestière toutefois se serait faite au détriment de l'agriculture. Michaud conclut que

ceci eut, à la longue, de mauvaises conséquences: le défrichement des terres se faisait au ralenti; on semait et récoltait peu, et

on ne gardait que très peu d'animaux.⁴

Michaud est ici en désaccord avec soeur Desjardins, qui nous décrit une agriculture prospère après 1825, prospérité qu'elle attribue au moins en partie au conflit de frontière qui s'intensifie à la fin des années 1830. Les Britanniques construisaient des forts et casernaient des garnisons qu'il fallait nourrir. Conséquence de cet influx de numéraire dans l'économie locale, à la fin des années 1830, un certain nombre de résidents du Madawaska étaient très à l'aise et ne regardaient pas à la dépense.

Donc, si les historiens locaux s'entendent pour décrire la période précédant l'arrivée des chantiers comme difficile, ils ne sont pas d'accord sur les causes de cette prospérité, ni sur l'impact de l'industrie forestière sur l'économie locale.

Les récits des historiens locaux soulèvent des questions sans réponses. La période pionnière, qui s'étend jusqu'aux années 1820 s'éternise. D'après l'historien Clarence Danhoff, il fallait sept à dix ans pour faire une ferme.⁵ L'agriculture du Madawaska aurait donc dû commencer à démarrer à la fin du XVIIIe siècle. Pourquoi dans ce cas une période pionnière de 35 à 40 ans? Ce n'est pas parce qu'il y a constamment de nouvelles fermes que l'on défriche - le défrichement s'intensifie après 1825. Et pendant cette période présumée difficile, la population augmente, passant de 400 vers 1800 à plus de 1000 vingt ans plus tard. L'augmentation n'est pas exclusivement due à des familles nombreuses. De plus, le Madawaska attire des immigrants. Pourquoi les Canadiens-français, qui avaient encore une bonne gamme de choix d'établissement seraient-ils venus se perdre dans une région isolée dont l'économie laissait à désirer?

Et pourquoi un démarrage dans les

années 1820? Ni les inondations de printemps, ni les gelées d'automne ne se sont arrêtées. En fait, il semble qu'il y ait eu plus de gelées après 1820 qu'avant. Les distances ne se sont pas raccourcies, ni les moyens de communications améliorés (le premier vapeur date de 1855). Les troupes britanniques n'arrivent en nombre important qu'à la fin des années 1830. Et jusqu'au milieu des années 1830, les activités forestières semblent limitées. Les bûcherons préfèrent les vallées de l'Aroostook et de la Tobique, plus près du port d'embarquement de St. John.

Au delà des questions sans réponse se profilent d'autres problèmes, plus profonds. Par certains aspects, les images en partie contradictoires de l'économie ancienne que nous présentent les historiens locaux ressemblent à celles que les historiens dits professionnels se font depuis longtemps de l'économie des Maritimes et de celle des régions pionnières. L'opinion de Guy Michaud, par exemple, est semblable à celle des historiens anglophones du Nouveau-Brunswick, selon lesquels l'agriculture de cette province était déficiente. T. W. Acheson résume ainsi leur position dans un article récent. Selon eux

New Brunswick was not an agricultural community, and that most colonists worked the woods in winter, drove logs in the spring, cut lumber in summer and made ships on demand. Agriculture was, at best, a matter of subsistence: a truck garden, a pig for winter killing, and a draft animal for use in the woods.⁶

Les historiens ont présupposé que l'agriculture du Nouveau-Brunswick était déficiente parce qu'à aucun moment de son histoire cette province ne fut capable de nourrir sa population à même ses propres ressources. Les importations de produits alimentaires américains sont une constante de son histoire. À partir de l'élite du XIXe siècle, les historiens ont

blamé le fermier-bûcheron pour cet état de fait: la combinaison agriculture-activités forestières ne pouvait qu'entraîner la stagnation de l'agriculture et l'endettement des bûcherons.

Tout comme les historiens du Nouveau-Brunswick n'ont pas étudié l'agriculture de leur province parce qu'ils présupposaient qu'il n'y avait rien à étudier, les historiens des sociétés rurales ont très peu de chose à dire sur l'agriculture pionnière. Ils la présument limitée à la subsistance, incapable pour plusieurs années de subvenir aux besoins des familles. Ils présupposent aussi que les fronts pionniers sont inarticulés aux marchés parce que ceux-ci sont trop distants, les communications trop mauvaises, et que de toute façon, les fermes n'ont pas de surplus à vendre - sauf la potasse résultant des défrichements. Mais ils n'ont pas, jusqu'à une date récente, cherché à savoir si leurs présupposés correspondaient à la réalité.

Des historiens toutefois commencent à découvrir des situations qui ne correspondent pas à ce stéréotype des sociétés pionnières. Alan Taylor, dans son livre sur les pionniers du sud du Maine au début du XIXe siècle, décrit des familles se livrant à l'agriculture de subsistance, mais très impliqués dans une économie commerciale: ils vendaient du bois, généralement coupé sur des terres ne leur appartenant pas, pour le marché bostonnais, facilement accessible par caboteurs.⁷ Robert Ostergren, qui a étudié l'émigration suédoise au Wisconsin vers 1870 présente des pionniers qui n'étaient ni coupés des marchés, ni limités à une agriculture de subsistance. Ils vendaient d'abord du bois et de la potasse, puis, immédiatement la ferme défrichée, du blé auquel ils consacraient une grande partie de leur superficie. Ce n'est que passée la phase pionnière que la production agricole se diversifiait, et que les fermiers cessaient de dépendre aussi massivement du marché frumentaire.⁸

Ce schéma, incidemment va à l'encontre de celui généralement décrit par les historiens. Selon eux, la période pionnière est une période d'auto-suffisance et de polyculture. Une fois cette période passée, les fermes s'articulent au marché extérieur et restreignent l'éventail de leur production, se spécialisant dans les cultures commerciales.⁹ C'est par exemple ce qui est supposé s'être produit en Ontario. Le résultat final, c'est la ferme du XXe siècle, consacrée à la monoculture. Commercialisation et spécialisation vont de pair et font suite à une période initiale caractérisée par la polyculture, l'agriculture mixte, et la consommation de la production sur place.

L'histoire de l'économie ancienne du Madawaska nous place donc en face de contradictions, de questions sans réponses, et, comme l'histoire de beaucoup de régions pionnières, de présuppositions qui pourraient être fausses. Si nous parvenons à résoudre ces contradictions, à répondre aux questions en suspens, et à vérifier la véracité des présupposés que nous venons d'identifier, nous pouvons, non seulement éclairer l'histoire du Madawaska ancien, mais l'histoire des sociétés pionnières dans leur ensemble. Le problème dépasse donc l'histoire locale.

Notre question est donc de savoir si l'économie du Madawaska ancien fut ou non tournée vers l'autosuffisance, si elle resta au niveau de la subsistance, et si elle resta à l'écart des circuits commerciaux. Autosuffisance est un terme très élastique, que les historiens qui l'utilisent se donnent rarement la peine de définir. Il est évident qu'aucune ferme ne fut jamais entièrement autosuffisante: le sel, les objets de métal, de verre (comme les panneaux de fenêtre), de faïence, devaient être achetés, et ces achats n'étaient guère évitables. De plus, peu étaient disposés à se priver de produits ou objets dont on pouvait techniquement se passer: sucre en pain et mélasse, alcool, tabac, épices,

thé, fruits secs, riz, poisson séché ou salé, boutons, passementeries, fusils et munitions, etc... Plutôt que d'opposer deux catégories de fermiers - auto-suffisants ou non - l'une à l'autre, il semble préférable soit de parler de degré d'autosuffisance, soit de se limiter à un secteur de consommation. Dans les pages qui suivent, le terme sera limité à l'autosuffisance en matière alimentaire: le Madawaska pouvait-il se nourrir à même ses propres ressources?

Autosuffisance fait référence à l'éventail de biens produits sur une ferme. "Subsistance" par contre est une mesure du niveau global de production. Clarence Danhoff considère qu'une ferme qui consomme au moins 60% de sa production est une ferme de subsistance. Les autres, qui peuvent vendre au moins 40% de leur production sont des fermes commerciales.¹⁰ Notre seconde question est donc de savoir si les excédents alimentaires du Madawaska étaient supérieurs à 40% de la production.

Comme on peut s'en douter, ce n'est pas une question auquel il est facile de répondre, parce que les sociétés pionnières en général nous laissent peu de documents.

Les sources qualitatives sur le Madawaska ancien n'ont pas grand chose à nous dire. La plus ancienne est le rapport de l'arpenteur Park Holland:

*They have a Church and priest, cattle, horses, sheep and hogs, raise wheat, oats, barley and peas, and flax, and tobacco, which, though of a poor quality answer for smoking, make their own cloth, etc... Their houses are built of logs, and those we entered were neat and in order. They make their meat into soup to which they add onions and garlicks which grow wild upon the banks of the river.*¹¹

Joseph Bouchette, arpenteur général du Bas-Canada, de passage vers 1807, ne put nous dire que "les chaumières sont proprement bâties

et les champs et les jardins bien cultivées".¹² Mgr Plessis en 1812 décrit une agriculture prospère grâce à la qualité du sol, mais remarque que les distances diminuent considérablement les profits que les habitants peuvent retirer de la vente de leurs produits sur les marchés extérieurs.¹³ Et c'est tout pour la période avant 1825!

Entre 1825 et 1850, les commentaires sont un peu plus fréquent. Joseph Bouchette repasse entre 1826 et 1829. Il trouve une population récoltant d'importants excédents de blé qu'elle transforme en farine et expédie à Fredericton où elle se vend bien. Par contre, le Madawaska n'est pas en mesure de vendre à l'extérieur ses animaux de boucherie, facilement engraisés sur les platins, à cause de la distance.¹⁴ Bouchette va dans le même sens que Peter Fisher qui affirme dans son histoire du Nouveau-Brunswick, publiée en 1825, que le sol du Madawaska est de bonne qualité, que le maïs n'y arrive pas à maturité à cause du climat, mais que le blé, l'avoine et les grains poussent à merveille. Les habitants sont tous des fermiers, récoltent plus qu'ils ne consomment et vendent leurs excédents de grain aux marchands locaux ou à Fredericton.¹⁵

La description suivante se trouve dans le rapport de Deane and Kavanagh en 1831, et suggère que l'agriculture n'avait pas beaucoup changé sur le plan qualitatif depuis Park Holland.¹⁶ Les récoltes et les animaux énumérés sont les mêmes, à l'exception des pommes de terre que ne mentionnait pas P. Holland. Le Madawaska continuait donc à s'adonner à la même agriculture mixte et à la même polyculture (mais excepté) que les autres fermiers du nord-est américain. D'après Deane et Kavanagh, beaucoup de colons chassaient en automne, et produisaient du sucre d'érable au printemps. Celui-ci était vendu hors du Madawaska. Les colons faisaient venir leurs outils du Bas-Canada ou du Nouveau-

Brunswick, mais confectionnaient leurs instruments aratoires. Ils tannaient le cuir et tissaient leur étoffe.

Ces diverses descriptions couvrant une période de 40 ans suggèrent une communauté raisonnablement prospère, largement autosuffisante, presque elle produisait ses propres textiles, ses cuirs et ses outils en plus d'une large gamme de produits alimentaire. À partir au moins des années 1820, elle produisait aussi pour un marché extérieur, donc avait dépassé le niveau de la subsistance. Le blé était la culture principale. Cette prospérité était toutefois fragile, parce que la saison de pousse locale (110 jours) est dangereusement courte pour amener le blé du XIXe à maturité. Les gelées détruisaient les récoltes en 1787, 1797, 1816 et 1817, peut-être en 1829, en 1833, 1842 et 1855. La mouche de Hesse fit ses ravages en 1792, et la maladie de la pomme de terre dans les années 1840.¹⁷

Après 1830, nos visiteurs changent de discours. Le Madawaska est toujours prospère, mais la production agricole a changé. Le blé n'est plus le produit commercialisé le plus important. En 1848, Abraham Gesner identifie comme exportation du Madawaska le bois de tonne, de petites quantités de blé, des fourrures et du sucre d'érable.¹⁸ Un nouveau marché est aussi apparu: celui des chantiers. D'après Ward, en 1841, la population de la vallée incluait des fermiers très prospères qui récoltaient de grande quantité d'avoine et de grain qu'ils vendaient aux chantiers forestiers du voisinage.¹⁹ J. F. Johnston notait en 1850 dans son rapport sur les capacités agricoles du Nouveau-Brunswick que les chantiers offraient aux habitants du Madawaska un marché commode pour leurs produits. Ils soutenaient les prix et offraient de l'emploi aux désœuvrés.²⁰

Donc, entre 1830 et 1840, l'agriculture du Madawaska se serait détournée du marché

frumentaire et lui aurait substitué celui des chantiers forestiers. Les chantiers procuraient aussi des emplois aux individus qui en leur absence n'auraient pu trouver à s'engager localement. Le bilan de ces observations est toutefois mince. Les contours de l'économie, surtout avant 1825, restent flous. S'il semble que le Madawaska ait été autosuffisant en produits alimentaires et ait couvert une bonne partie de ses autres besoins à même ses propres ressources, nous ne savons pas jusqu'à quel point il avait dépassé le niveau de la subsistance. Il faut donc se tourner vers d'autres sources, quantitatives cette fois. Celles-ci, à l'aide d'une méthodologie appropriée peuvent conduire à des conclusions plus précises. Les sources prennent la forme de listes nominatives indiquant les quantités de grains, pois, pommes de terre et autres récoltes par ferme, ainsi que la taille des troupeaux. Elles incluent trois états de dime de mars et juillet 1799 et 1807, le rapport de MacLaughlan de 1833, et le recensement agricole américain de 1850, qui malheureusement n'inclut que les fermes évaluées à plus de 500\$. La méthode est conceptuellement très simple. (Voir tableau 1)

Tableau 1²¹

Production totale
- Besoins alimentaires de la population
- Besoins alimentaires des animaux
- Semences
= Excédents commercialisables

Elle permet de répondre aux questions suivantes:

* Le Madawaska pouvait-il couvrir les besoins alimentaires de sa population humaine et animale à même sa propre production?

* Quelle proportion de la production

totale les excédents représentaient-ils? S'ils représentaient plus de 40%, le Madawaska était une région commerciale.

* Quelle proportion de fermes produisaient suffisamment de produits alimentaires pour couvrir leurs besoins personnels?

* Quelle proportion de fermes avaient des excédents supérieurs à 40% de la production totale?

La situation en 1799 et 1807

Les informations pour cette période sont limitées parce que nous n'avons à notre disposition que trois états de dime.²² Celui de mars 1799 indique les quantités totales de grains versées par 54 familles regroupant 331 individus. La dime était supposée représenter 1/26 des récoltes. Les versements correspondaient à une production moyenne de 72 boisseaux de grain par famille énumérée. Mais la population locale incluait seize familles supplémentaires (87 personnes) qui n'ont pas payé de dime. La production totale représentait donc 54 boisseaux par famille résidente. Les besoins alimentaires moyen d'une famille étaient de 45 boisseaux, laissant un excédent de 27 boisseaux par famille énumérée, et de 693 boisseaux pour l'ensemble de la colonie une fois que toute la population avait été nourrie. Une partie de cet excédent servait à nourrir le bétail, mais nous ne connaissons pas la taille du cheptel. Le reste pouvait être vendu à l'extérieur. L'état de la dime de juillet 1799 ne fait pas le détail par famille, mais par produit. Le blé représentait 79% de la production céréalière, et l'avoine 16%. La production de pois correspondait à 88% des besoins de l'ensemble de la population et celle des pommes de terre à 95%. Mais ce sont là des chiffres d'été, et la récolte n'était probablement pas encore faite. Ces chiffres sont donc

probablement des estimations conservatrices, d'autant que les paroissiens étaient souvent enclins à ne pas payer.

La situation en 1807 était similaire. L'état de la dime date du mois d'août. Il ne fait pas le détail par famille, se contentant d'indiquer, comme en juillet 1799, la quantité totale de chaque produit. Il suggère que la production de blé, à elle seule, couvrait 97% des besoins en céréales de la population. Celle de pois et de pommes de terre dépassaient les besoins de 8 à 24%. La productivité moyenne par habitant avait donc légèrement augmentée.

La vallée semble donc avoir été autosuffisante en produits des champs pour la consommation humaine au tournant du siècle, et il est loin d'être impossible qu'une fois les animaux nourris, elle ait eu un modeste excédent qu'elle pouvait vendre aux marchands. Globalement, elle semble avoir atteint le niveau de la subsistance, mais ne l'avait probablement pas dépassé de beaucoup.

Ceci ne veut toutefois pas dire que la subsistance était l'unique but de tous les fermiers. Certains d'entre eux étaient visiblement plus ambitieux. En mars 1799, les niveaux de productions variaient fortement d'une ferme à l'autre. Comme nous l'avons mentionné, seize familles ne payèrent pas de dime, peut-être parce qu'elle n'avaient pas de récolte. Quinze pour cent ne couvraient pas leurs besoins alimentaires en grain; un tiers avaient un excédent d'au moins 50 boisseaux, et une sur dix d'au moins 100 boisseaux. L'excédent de Simon Hébert se montait à 175 boisseaux. Il n'y a pas de corrélation entre le volume de l'excédent et la taille de la famille, l'âge de son chef ou la location de la ferme. Il faut donc en conclure que ces excédents étaient délibérés et pour la vente, aux voisins fraîchement installés et aux marchands. Et nous ne sommes même pas encore sorti du XVIIIe

siècle! Mais pourquoi serions-nous surpris? En 1799, les fermes les plus anciennes avaient déjà quatorze ans et étaient donc des fermes «faites».

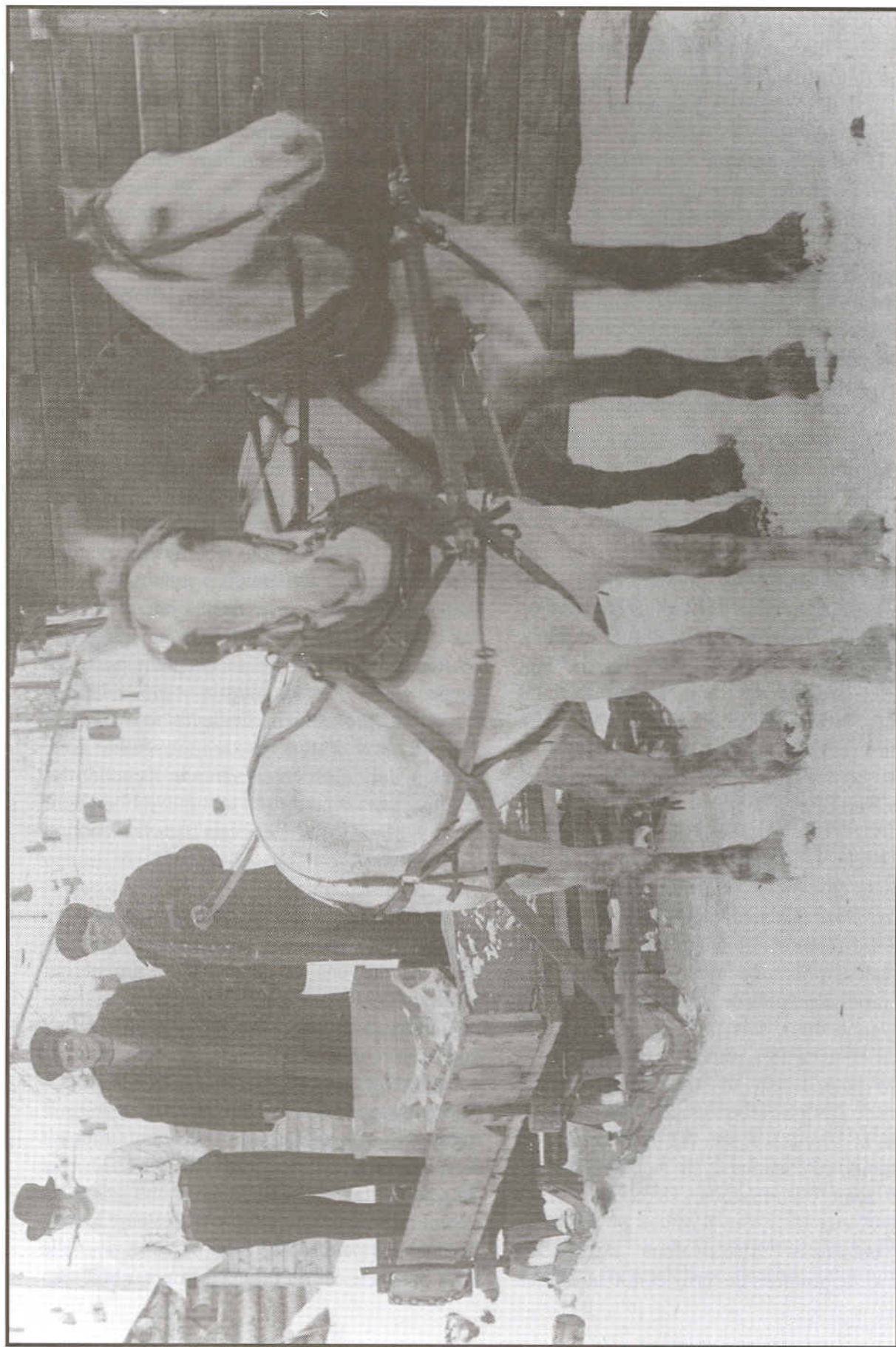
Au tournant du siècle donc, notre colonie semble relativement prospère. La nourriture, sauf lorsque le climat faisait des caprices, était abondante, le logement et le chauffage ne coûtaient rien, et on s'habillait à peu de frais, d'étoffe du pays. Mais les fermiers du Madawaska semblent ne pas avoir eu l'intention de se cantonner à la subsistance, et n'étaient pas à l'écart des circuits commerciaux. On s'achetait des articles de confort, comme les poêles canadiens, mentionnés pour la première fois dans un testament en 1803. Et on s'offrait de petites faitaisies si l'on peut en juger par les donations entre vifs. Les contrats de donations étaient rédigés lorsqu'un couple âgé cédait sa ferme à un autre plus jeune en échange d'une pension. Jusqu'aux années 1860, la pension était normalement en nature, et le contrat énumérait sa composition de manière extrêmement détaillée. Le contrat passé entre Olivier et Marie Cyr et leur gendre Bénoni Thériault en 1803 était typique.²³ Bénoni devait leur livrer tous les premiers décembre, en plus du blé, des pois, des pommes de terre, du sucre et du sel, de la viande et du lard, de la chandelle et des habits en étoffe du pays, un gallon de rhum, un gallon de vin, quinze livres de tabac en feuilles, une livre et demie de thé et une livre de chocolat, ainsi que quelques accessoires vestimentaires de coton.

Si le coton, le tabac et l'alcool étaient des semi-nécessités, le thé et le chocolat faisaient véritablement partie des plaisirs gratuits. Et la vision de Olivier et Marie Cyr, en étoffe du pays, sirotant leur chocolat ou leur thé du dimanche dans leur maison de rondins paraît un peu incongru, et ne correspond pas très bien à notre stéréotype du pionnier.

La situation en 1830

Les informations dont nous disposons pour le début des années 1830 sont contenues dans le rapport de James MacLaughlan, warden of the disputed territory depuis 1829, et résident du futur comté de Carleton depuis la fin de la guerre de 1812. En 1833, un été pluvieux et des gelées précoces se combinèrent pour détruire les récoltes. Il semble, à la lecture de la correspondance officielle, que l'année précédente n'avait pas été très brillante non plus. À court de ressources, les habitants du Madawaska pétitionnèrent le gouverneur de la province pour lui demander de l'aide. Avant d'agir, celui-ci demanda un rapport à MacLaughlan, qui fit du zèle. Le rapport se présente sous la forme d'un recensement agricole nominatif. Il énumère tous les chefs de famille, et indique le nombre d'enfants et d'adultes des deux sexes vivant avec lui, ainsi que le nombre d'animaux possédés, la quantité de graines semées au printemps, la quantité récoltée (classée en trois catégories: Good, Middling, Bad), et la quantité récoltée dans les années passées.

Le rapport suggère qu'au début des années 1830, la situation avait changé dans la mesure où la productivité des fermes s'était accrue. Une minorité de fermes étaient suffisamment avancée pour produire des récoltes (159 des 400 fermes énumérées par MacLaughlan, soit 40%). Mais ces 159 fermes étaient capables de nourrir l'ensemble de la population humaine et animale, et d'avoir des excédents non négligeables qu'elles pouvaient vendre aux chantiers ou envoyer à Fredericton. Elles produisaient deux fois la quantité de pois et de pommes de terre nécessaire pour nourrir toute la population. Les excédents de blé étaient tels que le Madawaska aurait été en mesure d'envoyer 934 barils de farine à Fredericton (correspondant à un excédent moyen par ferme de 35 boisseaux de blé). Les animaux par contre étaient plutôt mal nourris. La production d'avoine ne représentait que 60% de leurs



Traineau avec chevaux à Saint-Basile vers 1918
(photo CEDEM)

besoins. Ils recevaient probablement une alimentation incluant des pommes de terre, des pois, du son, des vrilles de pois en plus du peu d'avoine produit. La production de lait et de viande était suffisante pour couvrir les besoins alimentaires de toute la population, mais laissait peu d'excédents. Les fermes du Madawaska étaient donc des fermes céréalières, partiellement spécialisées dans la culture du blé qui représentait un peu plus de la moitié du volume des céréales récoltées. La production moyenne par ferme était également nettement plus élevée qu'en 1799.

L'agriculture du Madawaska n'était pas une agriculture de subsistance ignorant les marchés, loin de là. Par contre, elle restait très autosuffisante sur le plan alimentaire.

Comme en 1799, la production variait de ferme en ferme. Aucune des fermes en exercice ne produisait moins de 35 boisseaux de grain, quantité en dessous de laquelle on ne peut couvrir la subsistance d'une famille de cinq personnes. Mais 2/3 récoltaient plus de cent boisseaux (en équivalent blé) et une sur cinq récoltait entre 250 et 1000 boisseaux d'équivalent blé.

L'élevage était plus répandu que la culture des champs. 2/3 des fermes avaient des animaux, alors que seulement 40% des fermes avaient des récoltes. Plus une ferme produisait de céréales, plus elle avait d'animaux. Les fermes produisant plus de 250 boisseaux avaient en moyenne deux fois plus de vaches et de cochons et trois fois plus de moutons. Trois fermiers possédaient un très grand nombre d'animaux: Joseph Hébert avait 50 moutons, 15 cochons et 10 vaches; son frère Simonet avait 50 moutons, 10 cochons et 10 vaches, et Michel Martin avait 64 moutons, 18 cochons et 9 vaches. À eux trois, ces fermiers produisaient 1580 boisseaux d'équivalent blé, 1900 boisseaux de pommes de terre, et 400 boisseaux

de pois. Les fermes qui produisaient beaucoup de grains récoltaient beaucoup de pois et de pommes de terre, avaient beaucoup d'animaux et une plus grande superficie en culture. Ils avaient beaucoup d'animaux de trait, et généralement plusieurs fils adolescents ou adultes célibataires. Accès à une main-d'oeuvre humaine et animale était donc la clé de la prospérité agricole.

Les fermiers en exercice avaient aussi un nombre élevé d'animaux de trait. La moitié avaient au moins trois boeufs ou chevaux. Un sur dix en avait au moins six. Les animaux de trait, tout comme les fils, étaient sources de richesse. Ils étaient nécessaires pour défricher, mais aussi pour travailler dans les bois, à faire la coupe. Celle-ci était théoriquement illégale depuis 1825, mais le gouvernement provincial laissait les colons authentiques couper le bois se trouvant sur leur terre, qu'ils pouvaient envoyer à St John. Si l'on en croit Mgr Langevin, beaucoup de colons ne se gênaient pas pour couper sur les terres publiques et prétendre que les billots provenaient de leurs fermes.²⁴ Le nombre élevé d'animaux de trait semble donc refléter l'engagement à grande échelle des fermiers dans la coupe, en tant que jobber, petit exploitant, ou par le biais de la location d'animaux.

Dans les années 1830, les fermiers du Madawaska essaient donc de tirer parti de tous les moyens de gagner de l'argent qui s'offraient à eux. Ils produisaient de grandes quantités d'aliments qu'ils vendaient aux nouveaux colons. Ils récoltaient des quantités considérables de blé, que les meuniers locaux transformaient en farine vendue ensuite à Fredericton. Ils défrichaient, ce qui augmentait la valeur de leur terre. Entre 1818 et 1833, ceci leur permettait aussi de toucher une prime du gouvernement provincial sur la première récolte de céréales panifiables faite sur une nouvelle terre. (Dans le cas du blé, la prime par boisseau

représentait 20% de la valeur du dit boisseau.) Le défrichement leur permettait aussi d'envoyer du bois à St John. Et s'ils n'avaient plus de pins sur leurs terres, il y avait toujours ceux des terres publiques.

Cette frénésie d'activités les amenaient toutefois à pratiquer une agriculture fort peu soignée. Les animaux étaient nourris des restes de grange, et les rendements étaient médiocres, d'où peut-être les commentaires désobligeants des visiteurs. Mais cette agriculture hyper-extensive représentait un choix rationnel permettant à la fois de maximiser les profits, et d'accroître son capital, puisqu'elle entraînait l'augmentation des surfaces améliorées.

Après 1835

Ce n'est qu'après les années 1830 que les fermiers du Madawaska modifièrent leurs stratégies, parce qu'ils évoluaient dans un environnement économiquement différent. La frontière était maintenant fixée. La coupe forestière était légale. Mais les pins à proximité de la rivière avaient tous été enlevés. La coupe se déplaçait vers le lac Témiscouata, la St Francis, l'Allagash, la rivière Noire. Ceci rendait le travail en forêt plus difficile pour les petites équipes indépendantes de fermiers-bûcherons. La coupe passa aux mains de gros exploitants.²⁵ Le nombre d'animaux de trait par ferme tomba.

Ces chantiers, mieux organisés, de plus grande taille, fournissaient toutefois un marché plus important pour les fermiers. La production de foin et d'avoine s'accrut. Certains fermiers se lancèrent dans l'approvisionnement à grande échelle. Cyrille Dufour, dont les frères tenaient un magasin général au Madawaska récolta 1000 boisseaux d'avoine et 40 tonnes de foin en 1850. En dépit du fait qu'il avait un nombre important d'animaux, il lui resta un excédent de 860 boisseaux d'avoine et de 15 tonnes de foin.

Les livres de compte des Dufour et de John Emmerson (à Edmundston) montrent d'ailleurs que le foin et l'avoine locaux étaient vendus du côté de la St Francis et du lac, les marchands servant d'intermédiaires. L'immigration ne se ralentissant pas, les nouveaux venus continuaient à constituer un autre marché pour les produits alimentaires. Jusqu'à la fin des années 1860, de 1/4 à 1/3 des fermes avaient moins de dix ans, et leurs occupants devaient acheter au moins une partie de leur nourriture. La conséquence fut un niveau élevé de production par ferme en opération. Les 167 fermes énumérées dans le recensement agricole américain de 1850 pouvaient à elles seules nourrir les 466 ménages présents sur la rive sud du fleuve. Les excédents de ces fermes étaient considérables.

La culture du blé disparut entre 1840 et 1850. Pourquoi, puisqu'il s'agissait là d'une céréale de forte valeur pouvant absorber des coûts de transports élevés? Le blé, comme mentionné précédemment, était particulièrement vulnérable aux variations climatiques. Sa récolte était toujours incertaine. Avant 1840, les fermiers n'avaient toutefois pas la possibilité d'en abandonner la culture. Les chantiers ne représentaient pas encore un marché important, surtout si l'exploitant typique était lui-même un fermier. Les fermiers devaient donc vendre leurs produits à Fredericton pour se procurer crédit ou numéraire, et le blé était la céréale vraiment rentable, celle que l'on était certain de toujours pouvoir vendre.

Après 1840, un marché de rechange s'ouvrit, celui des chantiers. Et il n'était plus nécessaire de cultiver du blé pour avoir de la farine. La farine en baril apparaît dès 1845. John Emmerson en reçut 81 barils en novembre et décembre 1848, 395 en 1850 (plus ceux commandés spécifiquement pour les chantiers).²⁶ Il la faisait venir de Rivière-du-Loup et la vendait en dessous du cours de St



Travail de la terre à l'aide de chevaux
(photo CEDEM)

John. Mais la farine était aussi bon marché en valeur absolue. En 1848, Emmerson achetait l'avoine à 2 shelling le boisseau et l'orge à 3/6d. 15 boisseaux d'avoine achetaient donc l'équivalent en farine de 6 boisseaux de blé. Et l'avoine, grâce aux chantiers, se vendait. Il n'est donc pas surprenant que les fermiers aient décidé que cultiver du blé n'était pas un usage intelligent de leur temps ou de leur terres. À partir de 1850, seuls les gros fermiers cultivaient un petit peu de blé, comme par exemple Cyrille Dufour.

Les fermiers de 1850 étaient donc différents de leur pères. L'économie de 1830 était tournée vers les marchés extérieurs, mais très vulnérable aux caprices du climat. Les échecs répétés des récoltes de blé, la fin des primes provinciales, l'évolution de l'industrie forestière amenèrent les fermiers à réorganiser leurs activités.

En 1850, ils étaient moins susceptibles de travailler dans les bois. Ils se consacraient à une agriculture diversifiée, orientée en priorité vers les marchés locaux: nouveaux colons et chantiers. Le Madawaska aurait pu être autosuffisant en matière alimentaire, mais choisit de ne pas l'être. La population continua à consommer des produits frumentaires, quoique les fermiers aient, à toute fin pratique, abandonné la culture du blé. Le poisson de mer fit son apparition sur les tables. Les frères Dufour vendaient de la morue salée dès 1845; Emmerson vendait des harengs dans la saumure quelques années plus tard, et dans les années 1860, le poisson apparaît dans les contrats de donation. Les fermiers avaient collectivement dépassé le niveau de la subsistance, et une proportion considérable produisait de très grandes quantités de produits des champs. L'agriculture du Madawaska était donc bel et bien une économie commerciale. Mais elle n'était pas non plus à l'abri des cycles affectant l'économie globale: quand le marché forestier

s'effondra en 1848, les prix payés par les marchands locaux pour l'avoine et autres denrées firent de même. Plusieurs clients des Dufour ne purent régler leur compte, et les Dufour les poursuivirent en justice. Mais eux mêmes ne purent faire face à leurs obligations et furent poursuivis par leurs fournisseurs. Ils fermèrent le magasin à la fin de 1848.

En 1850, donc, la vallée était bien intégrée aux circuits commerciaux du Nord-Est américain, et si elle en retirait les bénéfices, elle en souffrait aussi les désavantages.

1. Georgette Desjardins ed., *Saint-Basile, berceau du Madawaska, 1792-1992*, Montréal, Édition du Méridien, 1992, p. 299..
2. Thomas Albert, *Histoire du Madawaska*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1920, p. 134.
3. Thomas Albert, *Histoire du Madawaska*, p. 122.
4. Guy Michaud, *Brève histoire du Madawaska, Débuts à 1900*, Edmundston, N.-B., Éditions GRM, 1984, p. 37.
5. Clarence Danhoff, *Changes in Agriculture, The Northern United States*, Cambridge, Mass., Cambridge University Press, 1968, p. 120.
6. T. W. Acheson, «New Brunswick Agriculture at the End of the Colonial Era: A Reassessment», dans *Farm, Factory and Fortune, New Studies in the Economic History of the Maritime Provinces*, Kris Inwood ed., Fredericton, Acadiens Press, 1993, p. 36.
7. Alan Taylor, *Liberty Men and Great Proprietors, The Revolutionary Settlements on the Maine Frontier, 1760-1820*, Chapel Hill, N.C., University of North Carolina Press, 1990, p. 75-85.
8. Robert C. Ostergren, *A Community Transplanted: The Transatlantic Experience of a Swedish Immigrant Settlement in the Upper Middle West, 1835-1915*, Madison, Wisc., University of Wisconsin Press, 1988.
9. Fred Shannon, *The Farmers' Last Frontier: Agriculture 1860-1897*, New York, 1945; Paul Gates, *The Farmer's Age: Agriculture 1815-1860*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1960; Clarence Danhoff, *Changes in Agriculture: The Northern United States 1820-1870*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1969; Jeremy Atack and Fred Bateman, *To Their Own Soil*, Ames, Iowa, Iowa State University Press, 1987.
10. Clarence C. Danhoff, «The Farm Enterprise: The Northern United States, 1820-1860», *Research in Economic History*, 4 (1979), p. 131.
11. Bangor Historical Society, Bangor, Me., Park Holland, *Life and Diary*, Unpublished manuscript, 1790.
12. Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas-Canada, avec des remarques sur le Haut-Canada, 1815*, p. 561
13. «Le journal des visites pastorales de Mgr Joseph Octave Plessis, Évêque de Québec en Acadie, 1811-12», *Société Historique Acadienne, Cahiers*, 11 (mars-septembre 1980), p. 25.
14. Joseph Bouchette, *The British Dominions in North America or a Topographical and Statistical Description of the Province of Lower and Upper Canada, New Brunswick, Prince Edward Island, Newfoundland, Nova Scotia and Cape Breton Island, and a Topographical Dictionary of Lower Canada*, London, 1831. p. 104.
15. Peter Fisher, *History of New Brunswick, as Originally Published in 1825 with a Few Explanatory Notes*, St. John, N.B., 1921, p. 53.
16. W. O. Raymond ed., «State of the Madawaska and Aroostook settlements en 1831, Reports of John G. Deane and Edward Kavanagh to Samuel E. Smith, Governor of the State of Maine», *New Brunswick Historical Society, Collections* 9 (1914).
17. La dernière gelée se produit généralement aux alentours du 30 mai, et la première vers le 15 septembre, mais on a relevé des gelées aussi tard que le 28 juin et aussi tôt que le 28 août: US department of Agriculture, Soil Conservation Service in Cooperation with the University of Maine Agricultural Experiment Station, Soil Survey, Aroostook County, Maine, North Eastern part, series 1958, # 27, p. 75. En ce qui concerne les échecs des récoltes voir le *Bangor Register*, (Bangor, Maine), 10 octobre 1827; *Republican Journal*, (Belfast, Maine), 12 août 1829; *Journal of the House of Assembly of New Brunswick*, 13 et 20 février 1834 et 1, 11, 14 mars 1834; *ibid*, 1840, pp. 159-160; *ibid*, 1854-55, pp. 106-107; Papers of the Legislative Assembly of New Brunswick relating to the Settlement of Madawaska, 1834, et Report of the Commissioners at Madawaska, 1834, tous deux aux Archives provinciales du Nouveau-Brunswick; Agricultural crop failures, 1817-1855, New Brunswick Council, MG9, A1, vol. 32, pp. 78-136, Archives nationales du Canada.
18. Abraham Gesner, *New Brunswick, with Notes for Emigrants*, London, 1847, p. 180.
19. Edmund Ward, *An Account of the St John and Its Tributary Rivers and Lakes*, Fredericton, 1841, p. 86.

20. James F. W. Johnston, *Report on the Agricultural Capabilities of the Province of New Brunswick*, 2d ed., Fredericton, 1850, p. 51.
21. Cette méthode est celle utilisée par Marvin McNnis, «Marketable Surpluses in Ontario Farming, 1860», *Social Science History* VIII, (Fall 1984) 395-424; Alan MacNeil, «Society and Economy in Rural Nova Scotia...»; Rusty Bitterman, «Middle River...»; Jeremy Atack and Fred Bateman, «Marketable Farm Surpluses: Northeastern and Midwestern United States, 1859 and 1860», *Social Science History* VIII (Fall 1984): 371-397; ----- *To Their Own Soil, Agriculture in the Antebellum North* (Iowa, Iowa State University Press), 1987; ----- «Self Sufficiency and the Sources of the Marketable Surplus», *Agricultural History* 58 (July 1984): 296-313. Pour une description plus détaillée de la manière dont elle a été appliquée au Madawaska, ainsi que pour le détail des résultats, voir Béatrice Craig, «Agriculture in a pionner region: The Upper St John Valley in the First Half of the Nineteenth Century», in *Farm, Factory and Fortune, New Studies in the Economic History of the Maritime Provinces*, Kris Inwood, ed., Fredericton, N.B., Acadiensis Press, 1993, pp. 17-36; and «Le développement agricole dans la haute vallée du St Jean en 1860», *Revue de la Société historique du Canada*, 3 (1993), pp. 13-26.
22. Archives du l'archidiocèse de Québec, Lettres des prêtres missionnaires du Madawaska à l'évêque de Québec.
23. Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, York County Register.
24. Archives nationales du Canada, *Sit John Harvey Correspondence*, MG24 A17, vol. 4, Lettre de M. Langevin, 20 Octobre 1837.
25. Richard W. Judd, *Aroostook, A Century of Logging in Northern Maine*, Orono, Maine, University of Maine Press, 1989, p. 77; Graeme Wynn, *Timber Colony, a Historical Geography of early Nineteenth Century New Brunswick*, Toronto, University of Toronto Press, 1981, pp. 85-86.
26. New Brunswick Meseum, John Emmerson receiving Book, 1845-1873.